

Chapitre 32

Réaction Curative.

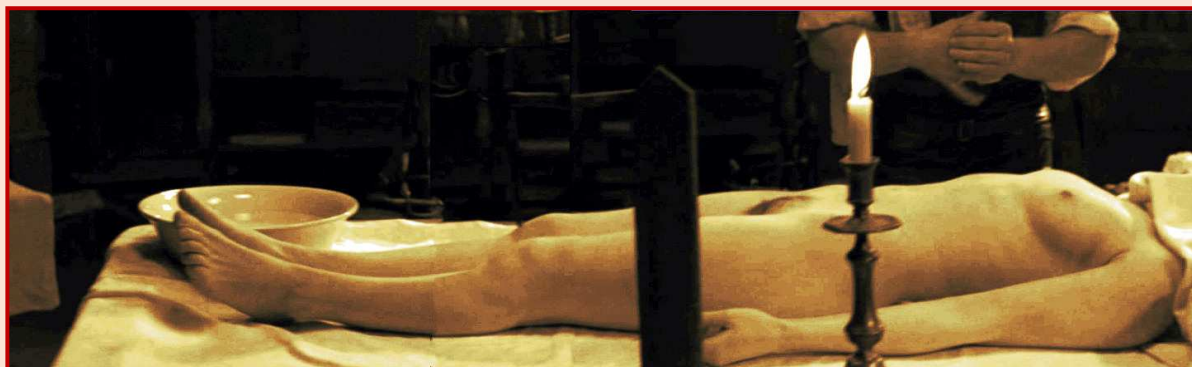
Le légiste est un chirurgien qui opère en temps ordinaire dans une clinique créé il y a une cinquantaine d'années par des Pères Jésuites qui ont ensuite cédé l'établissement à des investisseurs juifs de New York. Ceux-ci, sans doute davantage intéressés par les actions du chemin de fer ou de mines de métaux précieux dans les Montagnes Rocheuses et en Californie l'ont cédée à la ville de Washington qui l'a mise en concession à un groupe de médecins moyennant un loyer modique et une priorité aux notables de la ville. De toute façon, pour se faire soigner là, il faut en avoir les moyens. C'est Simon, au courant de tous les « *gossips* » de la société washingtonienne, qui m'a raconté cela pendant que l'équipe du légiste finissait de préparer le corps d'Hélène. Le phénomène de paresthésie mentale perdurant, j'ai écouté mon ami, sans passion ni désintérêt.

Ce qui me donne à réfléchir, c'est que Simon s'est lancé dans ce point de situation lorsque le policier qui nous a accueillis à l'entrée de la morgue nous a précisé que c'est ce légiste-là, Igor Markozelski, qui est chargé de l'autopsie. Il y a plusieurs légistes à Washington, m'explique Simon mais on fait appel à celui-ci pour les cas sensibles. En outre, il s'agit d'un médecin remarquable doublé d'un chirurgien efficace.

- Tu comprends, ce n'est pas lui qui confondra une catalepsie avec la mort et qui commencera à ouvrir un corps qui n'est pas vraiment passé. »

Du coup, mon espoir renaît, mais je reste impassible.

On nous fait enfin entrer dans la salle d'examen légal et là, mon espoir insensé s'effondre. Moi, pas encore. Toujours la paresthésie. Le corps d'Hélène est allongé sur le « billard », nu et la tête couverte par un linge.



Le corps d'Hélène est allongé sur le billard... la tête recouverte par un linge.

En arrière, un homme de haute taille nous accueille. Encore derrière lui, un coffret avec des outils de dissection. Il s'adresse à moi qui lui ai été présenté comme de la famille de la morte et avec un accent slave assez marqué il me dit qu'il va dévoiler le visage pour que je le reconnaisse formellement.

J'ai peur de me laisser aller au chagrin mais je refuse encore de céder à mon cœur. Le visage est bien celui d'Hélène, il n'y a aucun doute. Mais dans la mort il a un teint d'ivoire, sans le rose des joues ni l'éclat des lèvres. Il fait un peu plus maigre que quand elle souriait. Et surtout, je ne comprends pas pourquoi celui qui a commis ce crime lui a coupé les cheveux. Il ne reste de ses longs cheveux châtain très clair à la limite du blond qu'une coupe courte assez mal réalisée. Je m'approche lentement parce que l'éclairage d'un bec de gaz mal réglé est assez mal complété par la bougie posée près de la table d'examen. Sans rien demander je prends le bougeoir et j'éclaire le visage. C'est bien elle. Je me penche sur la tête et mes narines s'emplissent d'une odeur d'amende

amère qui monte de la bouche entrouverte sur ses dents blanches qui ce matin encore croquaient des rôties beurrées.

- Acide prussique... Autrement dit, du cyanure. Cela fait moins de cent ans que cette cochonnerie a été inventée mais on ne compte plus le nombre de ses victimes... »

Je parle pour masquer mon désarroi. Mais la douleur arrive, sourde, subreptice. Je repense à nos jeux amoureux, à cette petite pointe saillante qui marque le haut du lobe de son oreille droite... Mon cœur saute. J'avance la main vers l'oreille mais la poigne ferme du légiste me bloque au poignet.

- Vous n'avez pas le droit de toucher le corps ! »

Il regarde mon large sourire. « Êtes-vous devenu fou ?

- Docteur, laissez-moi vérifier de près le lobe de son oreille droite ? Il y a un point important à contrôler.

Le médecin fait pivoter la tête et je vois l'oreille dans la lumière jaune de la bougie.

- Laissez-moi effleurer son oreille, c'est très important.

- Faites, tant pis. »

Le lobe est parfaitement lisse. Le corps n'est pas celui d'Hélène et pourtant la ressemblance est parfaite. Je comprends maintenant que la maigreur relative n'est pas due à la mort et que les cheveux mal coupés l'ont été avant l'assassinat. Ou le suicide, si la femme a avalé le cyanure de son plein gré.

- Simon, ce n'est pas elle !

- J'ai compris. Cela ne nous dit pas pour autant où elle se trouve.

- En tout cas rien ne nous dit qu'elle soit morte comme cette pauvre fille. »

Le médecin ne comprend pas le français. Je traduis ce que je viens de dire et il me demande si je suis sûr de moi. Pour avoir confirmation, je lui demande de me permettre de voir l'épaule gauche de la morte dans le dos à la base du cou. Hélène y a un tout petit grain de beauté. Cette femme non.

- Je suis sûr, Docteur. Ce n'est pas elle. Certes la ressemblance est vraiment extraordinaire mais ce n'est pas M^{elle} Toppenot. Mais elle est manifestement morte empoisonnée à l'acide prussique.

- Cela, monsieur, relève de mon travail. Ce n'est pas parce qu'elle sent l'amande amère qu'on est certain de la cause de la mort. »

Nous prenons congé du légiste et retrouvons le policier en grande discussion avec un autre auquel il refuse l'accès à la salle d'examen.

- Les voici. Vous voyez bien que ce n'était pas la peine de se mettre dans un tel état. »

Se tournant vers nous, le cerbère de la morgue nous annonce que le policier demande à cor et à cris à nous parler. L'autre l'interrompt et nous dit :

- Nous avons dans les locaux de la sécurité de Washington une demoiselle qui dit être M^{elle} Toppenot mais ne peut justifier de son identité. Elle prétend avoir laissé son passeport diplomatique français chez elle. Nous avons télégraphié à l'ambassade de France et l'officier de permanence nous a fait savoir après une demi-heure d'attente que nous devions nous adresser ici pour contacter M. di Bâaday. »

Encore un qui massacre mon nom. Nous montons en vitesse dans la voiture de l'Attaché militaire et suivons celle du policier jusqu'au siège de la sécurité. Nous y trouvons une Hélène hors d'elle murée dans un silence obstiné protégé par les éclairs de rage que diffusent ses yeux brillants de colère. L'officier de garde nous indique que ma fiancée est sous le coup d'une accusation de grivèlerie portée par un cocher de calèche de louage et qu'il faut verser une caution pour la libérer.

C'est Simon qui démêle l'affaire. Il commence par demander les coordonnées du cocher pour lui régler sa course. Ensuite, il invoque une clause du statut des membres de l'ambassade de France et des porteurs de passeports diplomatiques pour obtenir un élargissement sans caution. Il signe la décharge et l'engagement à présenter le passeport d'Hélène. Comme à regret, le sergent de police libère la prisonnière et lui rend son réticule qu'il avait mis en sécurité dans un coffre affecté à la conservation des effets et bagages des prévenus.

Lorsque nous montons dans la voiture Hélène trébuche et je la rattrape de justesse. Je l'aide à s'asseoir face à la marche sur la banquette. Simon monte à côté du cocher et ma fiancée s'effondre contre mon épaule. Je l'enlace pour l'aider à retrouver son calme en lui caressant la tête. Je passe la main dans ses cheveux, longs et soyeux. Mon cœur se serre en pensant à la tête de la pauvre empoisonnée. Nous sommes arrivés dans l'avenue de la résidence de l'Amiral et Hélène a retrouvé son calme. Du poste de police, Simon a fait envoyer un câble chez son chef. Il l'a informé de ce qu'on avait retrouvé Hélène vivante mais qu'on le mettrait au courant de l'ensemble de la situation, somme toute sans gravité. Mais pour le moment je n'ai toujours pas entendu le récit d'Hélène. La grivèlerie est un délit sévèrement sanctionné. Certes, ma fiancée en est innocente, mais il m'est important de savoir comment le cocher en est arrivé à porter cette accusation.

L'Amiral ne pose aucune question. Lui et son épouse nous font passer à table pour un dîner léger. Simon décline l'invitation me laissant le soin de mettre l'Amiral au courant, soit en lui servant la version d'Hélène, soit en la découvrant avec moi. Il a besoin de sa soirée. Avant le dîner, Hélène est montée se rafraîchir pour passer à table. J'en profite pour rendre compte en quelques minutes à l'Amiral les événements de la fin de soirée.

- Nous allons d'abord dîner sans parler de rien. Ensuite, en fonction de la situation, nous aviserons. Soit votre fiancée souhaite nous parler à tous, soit elle préfère se confier à vous. Mais demain matin, il me faudra rendre compte à son Excellence pour qu'il puisse soit traiter l'affaire, soit faire intervenir le consul s'il ne se pose qu'un problème administratif. »

Hélène a retrouvé le sourire lorsqu'elle rentre dans la salle à manger privée où est mise la table. L'ambiance en est allégée. Au dessert, elle se lance dans son récit.

En sortant de chez Clara Barton, elle hèle sans succès une calèche. Une autre suit, vide, mais qui elle non plus ne s'arrête pas. Elle pense que le cocher va « remiser » mais il lui jette un regard apeuré. Arrive alors une autre calèche aux couleurs de la compagnie. Celle-ci s'arrête et Hélène monte. Elle donne au chauffeur l'adresse de la maison et la voiture démarre. Assez vite, Hélène se rend compte de ce qu'elle emprunte un itinéraire inconnu. Elle tente de réagir mais le cocher accélère. Fort heureusement, un encombrement force l'équipage à ralentir puis s'arrêter.

Alors Hélène décide d'en descendre. Seulement aucune des deux portières ne s'ouvre. Alors, en bonne sudiste intrépide, elle retrousse haut ses jupes et enjambe le flanc de la voiture. Elle s'éloigne en courant mais le cocher crie à la « *moonlight flit*¹ ». Une patrouille de police à cheval vient d'arriver pour démêler l'encombrement et l'un des agents arrête la fuyarde. Hélène lui explique être porteuse de laissez-passer diplomatique. Elle fouille dans son réticule et ne trouve ni ses papiers, ni sa bourse. Elle se souvient alors avoir sorti tout ceci dans sa chambre pour remettre de l'ordre dans son sac en enlevant ce dont elle n'avait pas besoin pour ses visites à la Maison Blanche et chez Clara Barton. Pressée de partir, elle a omis de remettre ses papiers et sa bourse dans le réticule.

Le policier la regarde alors d'un air soupçonneux. Pour étayer ses dires, elle déclare avoir été reçue à la Maison Blanche, tant il lui paraissait naturel d'avoir été reçue par les Lincoln. Alors le sergent-chef de la patrouille décide de l'arrêter pour contrôle d'identité. Par la même occasion, il intime au cocher prétendument grivelé de venir déposer plainte immédiatement.

- Là, j'ai vu ce drôle perdre son assurance. Je pense qu'il n'avait pas prévu l'intervention de la police. Ensuite, arrivée au poste, j'ai été interrogée par l'officier de service qui m'a semblé d'abord aussi dubitatif que son sergent. Mais il m'a tout de même annoncé qu'il allait vérifier mes dires. Il m'a fait enfermer dans une cellule et a envoyé une femme me fouiller. C'est elle qui a fouillé mon sac et l'a remis au sergent de service pour le mettre au coffre. J'ai attendu, attendu, attendu, et puis Simon et Pierre-Hubert sont arrivés et me voilà.

- Il faut retrouver ce cocher. Dès demain, je ferai intervenir pour que l'on me donne son nom, puisqu'il a été entendu par la police.

- J'ai son nom, Amiral. L'officier de police me l'a donné, ainsi que son adresse, parce que je lui ai dit que nous allions lui régler sa course.

¹ Littéralement : déménagement de nuit, en français « à la cloche de bois ». Le cocher accuse Hélène de s'enfuir sans payer sa course en sautant en marche.

- Dès demain, il faut régler cette affaire pour que vous et M^{elle} Toppenot puissiez terminer sans encombre vos consultations des intervenants dans cette question de blessés de guerre. Il faut que rien n'entrave vos faits et gestes. »

Un peu épuisés par cette journée somme toute fort dense, nous nous retirons dans nos chambres. Avec l'Amiral, nous nous mettons d'accord sur un déjeuner vers sept heures et demie. Ensuite nous irons avec Simon qui sera ici à huit heures et demie jusqu'au poste de police et enfin nous irons régler la course du cocher. Au lieu de nous rendre chez lui, nous nous rendrons à la compagnie de calèches où on nous indiquera comment procéder. En effet, rien ne dit qu'il ne sera pas déjà en course. Grâce à l'officier de police nous avons même le numéro de la voiture. Un câble signé de John Hay nous donne rendez-vous au bâtiment du *Secret Service* où nous sommes allés aujourd'hui. Le texte dit qu'il nous donnera une liste de gens à contacter pour obtenir de l'aide dans nos démarches de société de bienfaisance.

Décidément, les choses semblent s'arranger. Mais quelles pertes de temps ! Sans compter qu'il y a quand-même le cadavre d'un quasi-sosie d'Hélène qui attend à la morgue d'un hôpital.

J'ai du mal à m'endormir. Le récit d'Hélène me laisse une impression d'inachevé. Je commence à la connaître. Elle nous a débité son laïus sans la moindre digression. Ce n'est pas normal. Elle est soupe-au-lait, c'est vrai, mais pas cyclothymique. Donc son calme apparent qui frôlait le détachement était de la comédie après son état d'abattement de la sortie du poste de police. J'en suis là de mes réflexions quand j'entends craquer légèrement le parquet. Bien évidemment l'huis pivote en silence sur ses gonds re-huilés par mes soins et Hélène entre sans bruit. Elle sait que je ne dors pas. Elle entre dans mon lit sans hésitation ni minauderie, comme ni nous étions un vieux couple.

- Prends-moi dans tes bras, j'ai eu si peur... Ces gens sont des sauvages. »

Je ne dis rien, j'attends les confidences. La pauvre Hélène s'est blottie contre mon épaule. J'ai passé mon bras autour des siennes et elle tremble de tout son corps comme secouée par une forte fièvre. Enfin elle parle. Lorsqu'elle a demandé au cocher de prendre au plus court, il lui a répondu qu'il devait passer d'urgence chez quelqu'un mais qu'il ne lui compterait pas le détour. Alors elle a crié à l'entour pour appeler à l'aide. Il s'est retourné et a braqué sur elle un pistolet taillé dans un fusil de chasse coupé au canon et à la crosse. Il a alors lancé son équipage au galop jusqu'à l'encombrement où il a été forcé de s'arrêter. Pendant qu'elle s'enfuyait Hélène s'attendait à chaque pas à être rattrapée par une volée de plombs. Le fait de se trouver entre les mains de la police a commencé par la rassurer mais lors de la fouille, elle a mesuré que la femme qui était mandatée pour ce travail était en fait une fille « louée ». Elle s'est livrée à une fouille à corps mais a largement outrepassé le nécessaire. Hélène hésite puis précise que la femme a fouillé son intimité en commençant des caresses qui n'avaient aucun aspect professionnel. Ou alors de professionnelle du plus vieux métier du monde.

- J'ai repoussé sa main et sauté en arrière en rabattant mes jupes. Alors elle a fouillé mon sac en me dévisageant avec ironie. Au moment de demander l'ouverture de la cage, elle m'a dit : "Tu fais ta mijaurée, mais je vais te soigner dans mon rapport" puis elle est sortie.

- Bon, je conçois que tu aies eu peur du fusil, mais de la femme... Certes je me doute que ce n'est pas agréable de se sentir tripotée sans être d'accord mais tu as bien vu qu'elle n'a pas insisté quand tu l'as repoussée. Ce n'était pas si grave...

- Non mais ça ne va pas, la tête ? J'aurais préféré être hachée par des plombs que sentir les deux doigts de cette salope entrer dans mon ventre et s'y agiter ! C'est ce qu'elle a fait !

- Pardon, je ne pensais pas qu'elle était allée jusque-là. As-tu besoin d'un médecin ?

- Non. Elle ne m'a pas blessée. Manifestement, elle est familière de cette déviance.

- Je crois que dès que nous aurons prouvé notre identité et notre statut diplomatique, nous réglerons le cas de cette femme. On ne peut pas admettre de telles pratiques. Mais je t'en supplie, ma chérie, reprends ton calme. C'est fini maintenant. Nous sommes ensemble, au chaud, à l'abri.

- Je ne veux pas dormir. Raconte-moi ce que vous avez fait après ton entrevue avec les gens du Conseil de Sécurité à la Maison Blanche.

Je lui narre toute cette après-midi d'horreur sans rien omettre ni des faits ni de mes sentiments. Elle m'écoute raconter. Quand j'en arrive à la description de la jeune femme sur le

billard, elle prend mon bras gauche et le ramène sur son ventre en le faisant passer en travers de ma poitrine. Et elle garde mon bras prisonnier, sa main droite crispée sur mon poignet.

- Mais cette fille me ressemble vraiment ?

- Stupéfiant. Moi-même je m'y suis laissé prendre. Il a fallu que je touche le lobe de son oreille pour me convaincre qu'elle n'était pas toi. » Je lui parle aussi du grain de beauté.

- Et tu dis qu'elle est morte assassinée ?

- Je le crois mais le légiste prétend que l'odeur de poison ne suffit pas pour en être certain.

Il doit donc l'autopsier. »

Hélène se détend peu à peu. J'en viens même à penser qu'elle s'est endormie. Mais elle reprend à voix très basse :

- Tu as vraiment eu tant de chagrin ? Tu m'aimes donc un peu ? » Silence puis reprise de la parole sur un ton presque enjoué : « Cela ne t'a pas empêché de reluquer cette pauvre femme de fort près, il me semble. Pourtant, tu sais que je suis jalouse. »

Décidément, elle a repris le dessus, la voilà qui plaisante. Quel cran ! Alors je lui réponds : « Je voulais profiter de ta passivité pour me livrer sur toi aux pires turpitudes, ma chère.

- Salaud ! Mais tu parles, tu parles, seulement pour ce qui est d'"agir en vrai"...

- Ma chérie, nous avons tort de plaisanter. Je ne puis m'empêcher de penser à cette pauvre fille. J'espère qu'on trouvera son assassin. Ce soir, si je devais, je ne serais pas un amant bien plaisant.

- Tout ce que je te demande, c'est de dormir près de toi. Rien d'autre. Je n'ai pas non plus le cœur à la bagatelle. »

Nous finissons par nous endormir étroitement enlacés. Mais au petit matin, avant que ne sonne ma montre, je suis réveillé par un cauchemar atroce : je suis à la morgue et le cadavre étendu devant moi est bien celui de ma fiancée. Et je suis le légiste qui doit procéder à l'ouverture...

Je me réveille en sueur et mon sursaut éveille aussi Hélène. Elle est vivante, chaude, elle respire, son corps palpite des battements de son cœur. Alors je la serre fort dans mes bras et elle pose ses lèvres sur les miennes et nous restons sages, immobiles, nos bouches fermées posées l'une contre l'autre.

Hélène est retournée dans sa chambre avant que ne sonne ma montre.

Le début de la journée est tendu. Nous nous rendons au poste de police Simon, Hélène et moi, avec la voiture et le cocher de l'ambassade. Le gardien de service tire sur un cordon et arrive un policier en civil. En entendant nos identités, il prend un air gêné et nous déclare devoir avertir le chef du poste. Il revient nous chercher et nous nous retrouvons dans un bureau à l'étage devant un gros fonctionnaire en civil à cheveux grisonnants. Devant lui, sur le bureau, un télégramme avec un en-tête qui semble très officiel.

- Je suis le capitaine Eamon Kirkpatrick, commandant de ce poste de la sécurité municipale de Washington. Je suis navré du malentendu d'hier après-midi. Mais il faut comprendre la difficulté qu'il y a à exercer le métier de policier à Washington dans la période actuelle. Mademoiselle ne pouvait pas justifier de son identité et prétendait avoir été reçue à la Maison Blanche ce qui peut paraître suspect.

- L'officier de service m'a fait attendre dans une cellule pendant qu'il vérifiait mes dires, soi-disant. » Hélène est à nouveau en train de se mettre en colère. « Il aurait pu attendre.

- Nous avons des procédures très strictes.

- Comme de faire fouiller les femmes par une femme policière saphique ?

- Que me racontez-vous là ? »

Hélène raconte ce qui s'est passé, sans vergogne. Simon se tortille sur sa chaise tant il est gêné du récit. Le Capitaine Kirkpatrick tire sur un cordon de sonnette qui pend derrière son bureau. Il demande au clerc qui passe la tête de lui monter le registre de la main courante. Il y jette un coup d'œil et sonne à nouveau.

- Faites-moi venir le Lieutenant Mayberry. »

Il questionne l'officier devant nous et découvre que faute de femme policière, l'officier de service a fait appel à une prostituée pour fouiller Hélène. Pire, il découvre que c'est fréquent. Encore un chef qui ne vérifie pas ce qui se passe dans son service.

- Je veux savoir qui est cette femme et où on peut la trouver.

- C'est facile, je vais chercher le registre des paiements puisqu'elle a été rémunérée pour son intervention. »

La femme est connue des services de la police des rues pour actes de violence. Mais comme on n'a jamais pu prouver qu'elle était l'agresseur, elle a toujours été relaxée. Cette fois-ci, elle n'a pas eu affaire aux habituelles prévenues qui sont souvent des prostituées ayant commis les délits fréquents dans les rues des villes modernes. Et elle va connaître la sévérité de la justice quand la plaignante est une personne de qualité, relation privée de la famille présidentielle. Hélène s'est beaucoup radoucie devant l'attitude du Capitaine. Avant de signer le formulaire de plainte, elle s'adresse au Lieutenant.

- Cette personne est-elle utile à vos services ? »

L'homme hésite mais reconnaît qu'oui.

- Si je ne la poursuis pas en justice, est-ce que cela vous simplifie la tâche ?

- Dans le principe non. Mais si je puis faire croire aux mouches qui nous sont utiles que nous avons pu éviter de graves ennuis à l'une de leurs collègues, il est sûr que nous aurons plus de facilités à recueillir le renseignement nécessaire à l'ordre public dans le *District of Columbia*.

- Alors, voilà ce que nous allons faire. Vous la faites venir et vous la décidez à me présenter des excuses. De mon côté, je ne la poursuis pas en justice. Pour cette fois.

- Ce ne sera pas difficile, nous l'avons dans nos locaux en ce moment. Encore une histoire de bagarre.

- Conduisez-moi à elle, je voudrais lui parler seule à seule. »

Dix minutes plus tard, Hélène est de retour avec le policier qui l'escortait.

- C'est réglé, Capitaine. Elle est revenue à de bons sentiments à mon égard. Elle m'a même demandé pardon de s'être trompée sur ma personne. Je ne porte donc pas plainte, mais je vous en prie, demandez à vos gens de faire preuve de davantage de discernement à l'avenir et d'éviter que des « filles à louer » aient contact avec des personnes qu'elles détestent parce qu'elles ne sont pas de leur monde.

- Mademoiselle, ces... « filles à louer », comme vous dites, sont des êtres humains, comme vous.

- J'en suis persuadée, Capitaine. Et si vous avez l'occasion de vous entretenir avec elle, je suis persuadée qu'elle vous confirmera que nous nous sommes parlé d'égale à égale. Il n'empêche, elle pensait que je pouvais partager ses mœurs, ce qui n'est pas le cas. Et à supposer que j'aie les mêmes tendances qu'elles, ce serait plutôt dans mon milieu, me semble-t-il que je chercherais aventure. Mais il suffit sur ce sujet. Quoi qu'il en soit, il est impensable de louer les services d'une prostituée pour procéder à la fouille à corps d'une prévenue. Et je n'ai rien à ajouter sinon que pour le moment cette affaire restera entre nous. Je vous confirme que je dirai le plus grand bien de vous à notre Ambassadeur et que je lui demanderai de ne pas saisir le Département d'État sur cette affaire pour le moment. »

Simon, qui attendait patiemment qu'Hélène ait terminé, s'adresse à son tour au capitaine :

- J'interviens comme assistant de l'attaché militaire qui est aussi en charge de la sécurité des ressortissants français au plan judiciaire. Comme nous nous y sommes engagés hier, nous allons nous rendre à la compagnie de calèches pour régler la course que Mademoiselle Toppenot est censée avoir grivelée. Voulez-vous que nous rapportions un justificatif ?

- Oui. Mais en vérité, je serai plus intéressé de savoir si ce cocher travaille réellement pour la compagnie en question. Je ne puis lancer d'enquête sans récépissé de dépôt de plainte. Si vous vous rendez à la compagnie et que le cocher est bien l'un des siens, alors vous pourrez régler la course mais aussi porter plainte auprès du procureur pour accusation abusive. Si par hasard, il n'appartient pas à la compagnie, l'affaire est différente et je vous engage à déposer votre plainte contre criminel inconnu pour tentative d'enlèvement. Si nous le conduisons devant un juge, il risquera la pendaison. Mais si tel est le cas, je vous engage à effectivement porter plainte car l'affaire serait très grave parce qu'il y aurait complot en temps de guerre. En attendant, je vais faire remettre la fille en liberté. »

Le Capitaine nous laisse le temps de la réflexion et j'en profite pour lui parler de l'affaire de la fausse Hélène trouvée empoisonnée. Il me regarde avec attention et énonce froidement :

- Voilà un bien curieux concours de circonstance. Je suis d'autant plus impatient d'avoir votre récit de votre entrevue avec le chef de la compagnie des calèches. »

Le cocher est totalement inconnu de la compagnie. Le numéro de la calèche n'existe pas parmi ses véhicules et aucun incident n'a été signalé par les cochers. À notre retour au poste de police le Capitaine nous confirme que la fille a bien été empoisonnée à l'acide prussique. Comme le légiste a trouvé des traces de serrage des poignets avec ce qui est sans doute une sangle de coton doux, il a conclu à une suspicion d'assassinat et saisi le procureur du District en ce sens.

- Puisqu'il en est ainsi, le procureur est déjà saisi sur cette affaire. De notre côté nous allons établir une main courante de vos mésaventures. Il est fort possible que le procureur puisse vous convoquer en témoignage, mais vu votre statut particulier et votre résidence ordinaire dans un État rebelle, il se peut aussi qu'il évite de vous convoquer et se contente de faire joindre au dossier une copie de notre main courante. Encore faut-il que le grand jury décide de poursuivre. Mais de quoi dispose-t-il ? Un cadavre pour le moment inconnu, une main courante sur une affaire bizarre mais finalement sans conséquences graves... »

Nous précisons au Capitaine que nous ne comptons pas rester plus de dix ou douze jours à Washington mais que l'on pourra toujours nous contacter en passant par les services de l'Attaché militaire.

- Une dernière question avant de vous laisser vaquer à vos occupations, pouvez-vous me montrer le laissez-passer que vous a établi le *Secret Service* ? »

Je sors mon exemplaire de ma sabretache. Le capitaine chausse un lorgnon et se met à lire le document officiel.

- Je vois que ce document est contresigné par le Cabinet particulier du Président, par le Département d'État, par ceux des finances, de la santé et par la direction de la sécurité du *District of Columbia*. En outre, ce document vous autorise à porter une arme cachée. C'est extrêmement rare. Dans le district de Columbia, cela vous donne presque les prérogatives d'agents du *Secret Service*, sauf en matière d'enquête et de poursuites judiciaires. Faites-en bon usage. Avez-vous des armes avec vous ?

C'est moi qui réponds. Je présente l'autorisation d'importation en franchise de mon LeMat et de mon Le Bossu avec les numéros de séries. Ce document, bien qu'il m'ait été fourni par le *Secret Service*, émane du Département des Finances. Rien d'étonnant, remarque le Capitaine puisque l'une des premières missions intérieures que ce soit vu confier M. Pinkerton a été la défense du dollar contre les faux-monnayeurs. Son...*Secret Service* est payé par le Trésor.

Il faut reconnaître que la fausse monnaie est une plaie en ce moment. Quelques mille six cents banques d'États dessinent et impriment leur propre monnaie et avec plusieurs milliers de types de monnaies valides ayant cours dans le pays, les contrefacteurs ont la partie belle. Chaque État émet ses propres billets. Les criminels usent de la corruption ou du trafic d'influence pour ouvrir des banques et frapper monnaie. C'est ainsi que des faux-monnayeurs saisissent l'occasion de louer des presses pour émettre de la monnaie portant le nom d'une banque. Avec tous les types de billets en circulation, les commerçants ont du mal à faire la différence entre les billets fantaisistes et les authentiques billets de banque. En attendant, les gens thésaurisent les pièces qu'ils considèrent comme la seule monnaie fiable. À cause de cela, les banques doivent émettre des toutes petites coupures de trois, cinq, dix et cinquante cents. En fait, il y a trop de modèles de monnaie et les « billets bidons » les plus grossiers passent pour valables dans les banques comme dans les magasins.

C'est ce qui fait que le *Secret Service* est intimement lié au Département des Finances.² Cette mission de protection du dollar est tout à fait dans les cordes des agents de Pinkerton, mais il semblerait, d'après ce qui ressort des rapports secrets de l'ambassade, que notre fougueux Écossais s'intéresse davantage au renseignement militaire. Métier qui n'est vraiment pas le sien. Nous en

² C'est toujours vrai. Le *Secret Service* qui a entre autres pour mission la protection du Président, des membres principaux de l'État fédéral et des personnalités étrangères est toujours un organisme du Département des finances.

avons déjà parlé avec Simon, avec Tertullien, avec les généraux confédérés et nous ne serions pas surpris que Lincoln finisse par lui retirer cette mission qui devrait être celle d'un service de l'État et non d'une officine privée. D'autant que la contrefaçon de la monnaie qui porte atteinte à la confiance en l'État émetteur est une véritable arme de guerre parce qu'elle porte atteinte à la puissance du pays dont la monnaie est visée. C'est pourquoi, d'après Simon, Pinkerton soupçonne que les commanditaires des « *coney*s », comme on appelle les faux-monnayeurs, sont en fait de « *copperheads* » c'est-à-dire des citoyens de l'Union qui soutiennent les sécessionnistes. Encore sa manie de se forger des idées préconçues.

De toute façon, ce qui compte, c'est que d'une part mes armes soient détaxées, d'autre part que j'aie droit au port d'arme même cachée. Et dans Washington, le port d'armes n'est pas autorisé pour tout le monde. Si les citoyens ont constitutionnellement le droit de défendre leurs biens les armes à la main, ils n'ont pas le droit de sortir en ville armés, ici. Même avec une arme visible ; et il paraît que cela date d'avant la guerre.

En sortant du bureau de la sécurité, nous nous rendons au bureau du *Secret Service* de *Pennsylvania Avenue*. On commence à nous y connaître. Comme Pinkerton a obtenu d'assurer la protection de Lincoln avec son *Secret Service* dans les intervalles de compétence juridique entre les divers services de police, il a ses entrées auprès de Nicolay et Hay et c'est par le bureau du *Secret Service* de *Pennsylvania Avenue* que les deux secrétaires du cabinet de Lincoln font passer bien de leurs messages. On nous y donne une liste des personnages à contacter pour nous informer sur les modes d'actions des sociétés de bienfaisance qui opèrent au profit des victimes de la guerre et de leurs familles. La liste est assez longue et il nous faut opérer une sélection parce que nous n'aurions pas assez de la durée du visa de séjour pour les rencontrer toutes. Et de toute façon, nous ne rencontrerons que celles qui s'occupent des blessés rendus inaptes au combat et aux blessés prisonniers.

Mais l'officier de permanence semble passionné par les événements d'hier et surtout cette histoire de sosie. Avant la guerre, il s'occupait de la police des mœurs à Washington et il a des informations précises sur le monde interlope de la ville. D'après ce que j'ai compris il a eu une description précise de la « prostituée d'Hélène ».

- Je sais où vous pouvez la trouver. En plus j'ai appris par une de nos mouches que vous avez eu des démêlés avec un faux cocher de fiacre, Mademoiselle. Vous avez pris la fuite mais la police est intervenue avant que notre indicateur pût faire quoi que ce fût.

- Et pourquoi cet homme serait-il intervenu en ma faveur ?

- Mademoiselle, les questions appellent les mensonges. Disons que je sais où trouver ce quidam, si par hasard vous vouliez lui régler son dû.

- Que voulez-vous dire par là ? » demande Simon.

- Ne voulez-vous pas lui régler sa course ? Il me semblait pourtant que c'était ce que vous vouliez faire en vous rendant au bureau de la compagnie des calèches, non ? Tenez. Ce papier-là est offert par le *Secret Service* et non par les valets du Président. Vous avez toutes les indications nécessaires pour le trouver. Si vous vous rendez chez cet homme, ne le prenez pas par surprise parce qu'il est des plus nerveux et qu'il a souvent l'index sur les détente de son calibre 10 transformé en pistolet à deux coups. Ah oui, une indication qui peut avoir son utilité : il charge son fusil coupé avec des chevrotines en général liées. Mais il a un vrai métier qui lui attire la sympathie de certains politiciens parmi lesquels bon nombre de Représentants : il est maquereau et a la haute main sur les plus belles putains du quartier des affaires. Il est aussi actionnaire de trois bordels dont deux de luxe. Il « protège » aussi plusieurs filles « sur le retour » qui se vendent pour des travaux de basse besogne, comme les ménages des « *restrooms* ³ » ou alors la fouille des femmes arrêtées par la police ou la douane. En général, ce sont d'anciennes putains mais qui n'exercent plus. D'ordinaire, c'est parce qu'elles sont malades, du sexe ou de la tuberculose, ou alors qu'elles sont devenue trop laides. Eh bien, la « fille louée » par le bureau de police où vous avez été mise en garde à vue est une des « poules » de ce bonhomme. Son vrai nom est Augusto Ramirez mais cela fait bien longtemps qu'il ne s'en est plus servi. Ses noms actuels sont un détail qui ne nous intéresse pas

³ Les toilettes des bureaux et des établissements publics ou ouverts au public.

parce que nous avons sa photographie que nous remettons à jour régulièrement. Discrètement, vous vous en doutez. Nous l'avons logé et c'est avec plaisir que nous vous indiquons où le trouver. »

Il nous montre une épreuve de son portrait actuel et Hélène reconnaît immédiatement le cocher d'hier soir.

- Tenez, je vous l'offre. Vous pourrez ainsi mieux le reconnaître ou le faire rechercher par d'autres. Si d'aventure les événements d'hier sont liés en une sorte de complot, je crains que la fille « louée » par le bureau de police soit vraiment en danger. Et peut-être que vous aussi, mademoiselle. Savez-vous tirer avec une arme à feu ?

- Fort bien, pour une femme, Capitaine. Mon petit Remington en calibre 31 fait merveille. Si j'ai choisi ce petit revolver pour aller en ville, c'est qu'il entre dans mon réticule sans difficulté. Mais je tire aussi fort juste avec le revolver de mon frère ou celui de mon fiancé, un LeMat qui arrive de France. »

Pour le moment, ledit LeMat est dans ma sabretache qu'il envahit. Alors je l'en sors avec son étui impressionnant et je passe l'ensemble en bandoulière. L'officier du *Secret Service* me regarde sortir l'arme de son étui avec une sorte d'effarement.

- Comment comptez-vous utiliser cette arme si vous la contenez dans un pareil monument de cuir ? Il vous faut un étui plus adapté.

- Je ne suis pas un partisan de l'ouverture du feu systématique. Encore que je n'hésite pas à tirer si nécessaire. Et pour les situations délicates, j'ai ceci. »

Et je sors mon fidèle Le Bossu de la poche plaquée de ma veste de costume de ville.

- Voilà le genre d'arme que notre chef ne veut pas voir. Il n'aime pas que ses agents tirent des projectiles d'un calibre inférieur au 36. Il considère que la puissance de feu en est insuffisante.

- Cela dépend des munitions que l'on utilise. Et Dieu, merci, c'est moi qui décide des armes auxquelles je confie ma vie. Mais nous n'allons pas prendre davantage de votre temps. Nous avons par ailleurs un certain nombre de visites à faire aujourd'hui.

- Bonne chasse... Pour les informations dont vous avez besoin pour mieux traiter les blessés de la guerre, bien sûr. »

Simon monte à côté de nous dans la voiture. Le cocher s'est fait répéter deux fois l'adresse du lieu où nous devons aller. Avant de lancer les chevaux, il a chargé son « *coach gun* » et vérifié les cheminées de son revolver. Simon porte un petit Lefauchaux en sept millimètres mais à sept coups. Fabriqué en Belgique, il est très populaire ici chez les Français. Nous quittons le centre de Washington pour un quartier de banlieue du Nord de la ville. Plus nous approchons de l'adresse approximative indiquée, plus le revêtement de la route est défoncé par les ornières, et plus les maisons ressemblent à ce que les gens d'ici nomment des « *slums* » ce qu'on appelle en France la « zone » autour des grandes villes. La populace qui erre dans les rues reluque notre voiture avec méfiance. Nos costumes rappellent ceux des fonctionnaires. Simon porte même un chapeau melon anglais qui le fait ressembler à un « *operative* » de chez Pinkerton. Et on peut dire que ces gens-là se sont taillé une réputation de durs-à-cuire dans la ville de Washington. Peu de gangsters s'y frottent. Ces vautours chassent en meute et « à la chèvre ». Ils envoient comme appât – comme chèvre – un ou deux agents visibles mais couverts par une dizaine d'autres déguisés mais armés en guerre. Quelques malfrats se sont risqués à tenter de reprendre le contrôle de leur territoire qu'ils estimaient interdit aux « *law enforcement units* » comme on nomme ici les forces de maintien de l'ordre public. « MM. les Hommes » se sont attaqués aux intrus visibles et les autres leur sont tombés dessus. Et le *Secret Service* ne procède à des arrestations que lorsque la capture des « traîtres » est utile à la mission. Sinon, les cibles tombent sous les coups parce qu'elles sont réputées avoir tenté de résister en faisant usage d'armes. Quelques opérations de nettoyage ont incité « MM. les Hommes » à la prudence. Un gang d'Irlandais a même été pourchassé pendant trois jours parce qu'il refusait de se soumettre ou de quitter Washington. Avec l'aide de mouches irlandaises dont beaucoup ont des cousins dans la brigade irlandaise de volontaires de la ville de New York qui s'est mise sur pied pour la durée de la guerre, les opératives de Pinkerton, renforcés par des policiers en tenue fournis par les unités de sécurité municipale de Kennedy, ont littéralement abattu dix-sept gangsters sans autre forme de procès. L'affaire a fait scandale – vite étouffé – parce que le bruit a couru que même ceux qui auraient voulu se rendre ont été abattus. Mais personne n'a

rien pu prouver contre les Pinkerton et de toute façon les Washingtoniens de la « bonne » société soutiennent leurs « *law enforcement units* ». Même les controversés Pinkerton. Autant dire que voir ici ces « railles » en fiacre noir avec une « dame » doit faire craindre un piège à plus d'un.

Le cocher arrête sa voiture. Il se juche sur le toit, le fusil prêt, les chiens armés. Simon descend, suivi d'Hélène puis de moi. Hélène a abandonné son sac dans la voiture et tient ses mains au chaud dans un manchon de castor. Je termine la marche, mon LeMat passé dans ma ceinture, caché par ma veste déboutonnée et mon long manteau d'hiver de coupe à l'autrichienne mais fabriqué dans une bonne laine des Pyrénées, épaisse et imperméable. La maison Doumenjou, de Foix en Ariège, fabrique normalement des capes de bergers mais mon oncle y a commandé ce vêtement pour moi.

Nous avançons vers une maison d'où parviennent des cris étouffés. Le papier des Pinkerton décrit remarquablement le bouge qui sert de refuge à ce... Augusto Ramirez.

Il doit se sentir sûr de son fait, le bougre, parce que personne ne surveille la porte d'entrée à la serrure arrachée. Un « *squat* », comme on dit ici c'est-à-dire ce qu'on appelle à Bordeaux un « Bernard l'Ermite », une maison occupée sans droit. Nous sommes arrivés dans le hall d'entrée en marchant normalement, sans montrer la moindre crainte. Toutes les ouvertures sont masquées et il y fait noir comme dans le cul d'une vache noire mais de ce qui a dû être un salon où vacille une lumière jaunâtre montent des supplications. Une femme implore le pardon d'un homme à la voix rauque et haineuse.

- Ta gueule ! Maintenant a'c tes conneries de gouine, on a les « railles⁴ » au train. T'aurais pas pu encaisser la « maille⁵ » sans lui malaxer le panier à cette conne ? Résultat, on peut pus rien en faire de ces « *bucks* ⁶ ». Pasque j'te fiche mon billet que le raille en chef, ce bélier irlandais pourri de Kirkpatrick, il a les numéros des talbins. Et puis t'a pus intérêt de traîner sur ses trottoirs, mèn'nant. Alors pisque t'as voulu prendre ton pied sans que j'te dise oui, tu vas retourner au tapin, mais ici. A'c des mecs qu'ont d'la mentalité et qui méritent bien de se vider les escarcelles. Pour que tu comprends bien qui c'est l'chef, j'te donne à mes surineurs et ils ont bien envie de se payer une tranche de bon temps. Allez-y, les gars ! Et foutez-la bien à fond, elle aime pas les bites, elle préfère brouter la "laine". » La fille hurle : « Non, pas des mecs, j'veux plus de mecs, Oooh non ! » Sa voix s'étouffe. Un des tortionnaires lui a plaqué un chiffon crasseux sur la bouche.

Je jette un coup d'œil à Hélène. Elle est ivre de rage contenue. Elle a remonté son manchon au-dessus de son coude gauche et a armé le petit Remington qu'elle y cachait. Nous sommes au seuil de la porte. Et nous prenons le temps de repérer nos cibles.



Les épicuriens de bas-fonds ne tentent même pas de lui ôter ses bottes.

⁴ Dans l'argot du second Empire, le mot « raille » a le même sens que « flic » de nos jours.

⁵ De nos jours on dirait 'le « fric ».

⁶ Dollar en argot américain.

Les vêtements quittent peu à peu le corps de la fille et les épicuriens de bas-fonds ne tentent même pas de lui ôter ses bottes. Simon se tourne vers la porte d'entrée pour couvrir nos arrières avec son revolver de petit calibre. C'est à Hélène que revient l'honneur d'ouvrir le feu. Le maquereau ouvre un œil pinéal⁷ sanglant et s'effondre en arrière sur le dos en ébranlant le plancher dans l'effondrement de sa masse grossière. Tout à leur viol, quatre des cinq surineurs ne font même pas attention à l'événement, tant la tripe est impérieuse chez les êtres simples. Le cinquième a un geste vers sa ceinture. Peu soucieux de goûter à la lame de son couteau à lancer, je lui loge une balle dans la tête. Elle entre en haut du nez et le gars tombe en arrière. Mais il n'est pas mort. Il gigote sur le dos et gargouille dans son sang. Dans l'ombre je ne le vois plus mais je l'entends. Les trois autres, cette fois, ont abandonné la fille et l'un d'entre eux, le plus rapide, arme son bras. Je lui loge une balle en pleine poitrine. Je ne prends pas le temps de chercher à savoir s'il est mort ou non, pour le moment il est hors de combat, tombé sur une chaise pourrie qui s'est effondrée sous son corps propulsé en arrière par l'impact.

Mais les deux autres sont sur le point de lancer leurs saletés de lames. Ils n'ont pas le champ suffisant pour s'éloigner l'un de l'autre et je bascule d'un coup de pouce le percuteur du chien en position de tir du canon central. Je l'ai chargé avec six balles du petit Remington d'Hélène. Les deux tueurs sont touchés ce qui les empêche de lancer leurs surins⁸. Mais ils sont encore vivants. Cette fois, j'ai un peu de temps et leur loge à chacun une balle dans le front. L'un semble mort sur le coup. C'est assez rare. L'autre est encore en train de gigoter mais l'odeur qui monte de lui me prouve qu'il ne contrôle plus son ventre. Il me reste cinq balles et je ne veux pas me dégarnir mais je ne voudrais pas que les agonisants souffrissent inutilement. Je me penche donc pour prendre un des couteaux de tueurs afin d'achever les survivants avec. C'est à ce moment-là que la fusillade éclate dehors. Elle ne dure que moins d'une minute. Et puis une voix appelle :

- Monsieur de Berdeilhe ! Cessez le feu, *Secret Service* !

- C'est bon, venez ! La situation semble claire, ici ! » J'ai crié fort pour être sûr qu'on m'entende. Un groupe d'agents en civil accompagnés de policiers en uniforme avec des revolvers et des fusils de chasse investissent la maison. Ils ont ouvert le feu dehors en direction de gens qui s'approchaient avec l'air menaçant. Certains ont osé ouvrir le feu vers les agents. Devant leur destinée tragique subséquente, les autres se sont enfuis sans insister.

Tandis que le chef de détachement nous explique ceci, quelques détonations qui viennent du « salon » m'indiquent que je n'aurais pas besoin de soulager au couteau l'agonie de quiconque. Un agent en uniforme aux cheveux gris soutient la fille que les surineurs étaient en train de préparer pour leur fête culturelle. Apparemment, il l'a aidée à se rhabiller un peu mais la pauvre fait peine à voir. Que va-t-elle devenir, maintenant que son maquereau est mort ?

Parce qu'il est bien mort. Pendant que je conversais avec les surineurs, Hélène a terminé sa conversation particulière avec Ramirez. Sans doute parce qu'il l'avait un peu trop agacée dans la calèche, elle a vidé les quatre dernière balles de son barillet avec art. Retourné vers le cadavre, je note qu'elle lui a logé une balle dans chaque pommette et une dans la bouche qui lui a fait les dents du bonheur en pulvérisant les chicots de devant des deux mâchoires. Je cherche en vain la dernière balle parce que là, avec la première dans le front, je n'en compte que quatre. Je demande à Hélène, en train de remplacer son barillet vide par une autre plein, où elle a placé la dernière balle.

- En un endroit critique pour un maquereau. » Elle énonce cette information sur un ton totalement impassible. Je suis du regard la lumière blanche de la lampe à carbure d'un des agents qui éclaire la tâche sombre s'étalant sur le bas-ventre de Ramirez. Je note ainsi qu'au lieu de porter un pantalon classique à braguette, il porte un pantalon à pont, de marin.

Nous sommes rassemblés dans le hall. Les hommes se regroupent autour du chef de détachement, ceux en civil à sa gauche, ceux en uniforme à sa droite. Dans la clarté de la lampe à acétylène, je remarque que les uniformes que je pensais être ceux de policiers sont en fait ornés de l'insigne du *Secret Service*. Il existe donc dans ce service des agents en uniforme... De quoi dérouter les témoins éventuels. Le chef de détachement me propose de me laisser recharger mon

⁷ À cette époque, c'était un œil invisible que les « initiés » étaient censés avoir au milieu du front.

⁸ Surin : couteau, en argot parisien du XIX^e siècle.

revolver, mais je décline parce que je veux le nettoyer auparavant et qu'il me reste encore cinq coups à tirer.

Le chef de détachement me confirme que nous sommes libres. En fait, se doutant de ce que nous risquions de venir ici, le chef du bureau du *Secret Service* de Washington a monté cette opération où les agents en civil et en tenue assureraient notre couverture face à une réaction possible des voyous du quartier tandis que nous éradiquerions les ordures. »

- Avec cette opération, nous avons éliminé grâce à vous le gang des surineurs et ce salaud de Ramirez. Jamais depuis six mois ils ne se sont trouvés ensemble au même endroit. Vous nous avez aidés à régler une affaire qui traînait. Vous êtes couverts par l'immunité diplomatique et nous témoignerons si nécessaire que vous avez fait usage de vos armes en application du principe de la légitime défense. Mais je vous recommande toutefois d'éviter de multiplier ce genre d'actions. Vous risqueriez d'être déclarés « *personae non gratae* ». De notre côté nous assurerons discrètement votre sécurité pendant vos déplacements chez les gens que vous devez rencontrer. Ne pensez pas que nous fassions cela pour tout le monde. Les ordres viennent du Président en personne. »

Nous nous le tiendrons pour dit. Il est onze heures et demie et nous avons rendez-vous dans une demi-heure avec Madame Dupont de Nemours. Épouse d'un riche industriel d'origine française mais totalement états-unien et qui a tiré un trait sur la France, Mme de Nemours est la présidente d'une société de bienfaisance qui œuvre depuis plusieurs années. Selon les Lincoln, elle est un contact utile dont M^{elle} Barton ne tient pas assez compte. C'est par elle que l'on nous a conseillé de commencer notre série de visites.

Elle habite une maison assez grande dans un parc arboré de pins maritimes et d'érables. Nous arrivons à l'heure juste mais pour y parvenir le cocher a poussé sa monture et bénéficié d'une circulation facile dans des rues vides à cette heure-ci. La porte s'ouvre au premier coup

du heurtoir. Une jeune femme de service ouvre la porte et prend ma carte de visite.

- Entrez, Madame vous attend. »

Elle nous débarrasse de nos manteaux et nous conduit au salon. Je pensais Mme de Nemours plus jeune mais une charmante grand'mère nous sourit sur le seuil de la porte du petit salon.

- Je suis charmée de vous accueillir. J'aurais préféré que la situation fût moins dramatique, mais il reste rassurant de constater que des gens de bonne volonté se trouvent dans tous les camps même dans les pires situations. »

Nous en venons au but de notre visite. Hélène et moi nous relayons. Mme de Nemours a entendu parler de Clara Barton mais n'a pas eu contact avec elle. Des conceptions politiques séparent l'épouse d'un riche industriel et la « suffragette » que bien des bourgeois trouvent parfois trop... révolutionnaire.

Manifestement, Mme de Nemours est rassurée de la position sociale d'Hélène, patricienne sudiste fiancée à un noble français.

C'est Hélène qui se fait l'avocat de Clara Barton. Au bout de sa plaidoirie, l'épouse de l'industriel de la chimie et des poudres à canons accepte de recevoir la suffragette révolutionnaire. « Mais, mon enfant, il vous appartiendra de la décider à prendre rendez-vous avec moi. Je vous promets de l'aider à obtenir les autorisations nécessaires pour lancer sa société de bienfaisance.



Dites-lui bien que la politique des Messieurs ne doit en rien empêcher les Dames de faire le bien et que de mon côté je ne ferais rien pour tenter d'influencer ses actions ou ses choix. Je sais qu'elle ne partage pas mes idées politiques, mais je l'aiderai sans restriction pour son activité de bienfaisance. »

La vieille dame prend un air coquin pour nous dire à mi-voix : « Tenez, si vous voulez la surprendre, dites-lui que je vous ai reçus... en cheveux... Elle n'en croira pas ses oreilles. »

En plus de cet accueil charmant, Mme de Nemours a examiné la liste que les gens de Pinkerton nous ont remise. Elle a rayé certains noms, en a ajouté d'autres et nous a commenté les corrections qu'elle a apportées au document. En outre, elle a souligné trois noms. Selon elle, ce sont les meilleurs intermédiaires entre les forces de l'Union et celles de la Confédération. Il s'agit de gens installés, ayant influence dans le monde des affaires, par l'industrie, la banque ou la presse. Peu engagés politiquement, ce sont presque des *copperheads*. Mais ils restent des gens honorables et respectés tant à Washington qu'à New York ou Pittsburgh. Seulement, ils sont parfaitement conscients que si une « bonne guerre » contre l'Espagne ou le Mexique est une source de profit pour leurs entreprises, ils connaissent les conséquences désastreuses d'une guerre civile pour l'économie de la nation. Lorsque nous prenons congé, Mme de Nemours nous assure qu'elle va arranger les rencontres entre nous et les trois personnes dont elle nous a parlé.

Nous continuons les entrevues prévues pour l'après-midi. Il est entendu que nous reviendrons pour le thé et que la charmante bonne dame nous mettra au courant du résultat de ses contacts avec les trois personnes influentes qu'elle nous a indiquées. Les entrevues ne donnent pas grand' chose. Les personnes que nous rencontrons sont exclusivement des dames. En fait, leurs époux ont d'autres centres d'intérêts que la bienfaisance et ne leur servent que de support juridique, les dames ayant finalement peu de droits civiques et de liberté pour ouvrir un compte en banque ou être responsables de sociétés.

En revanche, nous sommes agréablement surpris de constater que ces dames ne sont pas aussi hystériques que certaines femmes des États confédérés. Il faut reconnaître que leur approche de l'action de bienfaisance est plus proche de celle des dames patronnesses de France ou du nouveau Royaume de Belgique que ne l'est celle des femmes sudistes. Celles-ci se sentent plutôt infirmières militaires, plus soucieuses de sauver des soldats que de pauvres victimes innocentes prises dans la stupidité des politiciens.

Nous en parlons dans la voiture en revenant vers chez Mme de Nemours. Pour revenir vers chez elle, le chemin le plus court nous fait passer devant le bureau du *Secret Service* de *Pennsylvania Avenue*. Simon fait arrêter notre voiture.

- Attendez-moi ici, je vais voir le chef de détachement. »

Il revient dix minutes plus tard. « La fille d'hier, la prostituée, est encore dans leurs locaux. Elle n'a aucun endroit où aller. Vu son mode de vie, on l'imagine mal accueillie par une église protestante⁹. Pour le moment il est question de la mettre en détention, mais elle est encore en garde à vue, avec son consentement.

- Je vais voir avec Mme de Nemours à son sujet. Si cela ne suffit pas, j'en appellerai à Mary Lincoln. »

Ma fiancée est à nouveau montée sur ses grands chevaux. J'aborde la question différemment. Nous demanderons à Mme de Nemours si elle connaît un foyer qui accepterait d'accueillir une personne adulte pour l'héberger et la nourrir. Lorsque nous arrivons chez les Nemours, la domestique nous fait entrer directement au salon. Mme de Nemours nous remet une liste de trois noms avec les adresses et en face de chaque nom une date et une heure de rendez-vous. Elle semble un peu fébrile. Mais elle se maîtrise sans effort apparent et fait servir le thé. Hélène relate nos contacts de l'après-midi, il faut le dire un peu décevants. La vieille dame a un petit sourire et lève la main d'un geste qui signifie qu'elle n'est pas surprise de notre constat. C'est quand Hélène lui parle de la fille, dont nous ne savons même pas le nom, qu'elle s'anime.

- J'ai entendu parler de cette femme. Le Capitaine Kirkpatrick s'est renseigné auprès des gardes de Lincoln, ce... *Secret Service* de ce... Pinkerton. Il m'a rendu visite au sujet de cette fille

⁹ En 1861, l'Armée du Salut n'existait pas. Elle n'a été créée à Londres qu'en 1865.

parce qu'il sait qu'elle est en affaire avec vous. Vous savez, c'est une relation à nous, cet officier de police. Lui, il est en mesure de faire accueillir cette fille dans une famille catholique irlandaise de New York. Et en plus, elle pourra trouver un travail pour vivre honnêtement, toujours dans cette famille. Mais pour cela, il est indispensable que vous abandonniez toute poursuite contre cette misérable.

- C'est déjà fait. J'ai expliqué au Capitaine que nous avons parlé, cette fille et moi. Et ce matin...

- Ne me racontez rien de vos activités discutables... Je sais que vous ne risquez pas de poursuites, mais laissez donc ce Pinkerton se salir les mains. Prenez vos distances avec lui... »

Je rassure Mme de Nemours. Elle nous assure qu'elle va organiser le placement de la fille en liaisons avec Kirkpatrick et nous demande de prendre contact avec l'officier chef du détachement de *Pennsylvania Avenue*. Au moins, notre relation avec le *Secret Service* aura été utile au bien.

De retour dans la voiture, nous examinons les rendez-vous. Il n'y en a pas aujourd'hui. Cela nous donne un peu de temps pour nos remettre de nos émotions. Nous arrivons chez l'Amiral peu de temps avant l'heure du dîner, un peu fatigués, tout de même. Nous ne faisons qu'un saut rapide dans nos chambres pour nous rendre présentables. Simon est rentré chez lui avec la voiture de l'ambassade que le cocher va remiser.

Avant de passer à table, l'Amiral me prend à part. « Son Excellence a été informé de vos exploits guerriers de ce matin. Il s'en est montré irrité et m'a demandé de vous abstenir à l'avenir de ce genre d'exploit. Les gens de Pinkerton sont en train de prendre une voie détournée et dangereuse. Pour tout dire, ils se sont servis de vous et tenteront de recommencer. Si vous vous trouviez déclaré *persona non grata*, l'Ambassade serait dans une situation délicate. Il faut savoir que Son excellence a pris une grande responsabilité en vous faisant établir deux passeports diplomatiques sans accord préalable du Ministère des Affaires Étrangères. » L'avertissement ne demande pas de réponse. Je me contente de dire que j'ai bien pris l'injonction.

Après le dîner, Hélène me rejoint dans ma chambre pour le nettoyage de son arme. Nous opérons la porte ouverte, pour éviter d'ouvrir le champ aux rumeurs. Je suis en train de remonter mon LeMat quand le quartier-maître télégraphiste qui sert aussi d'ordonnance à l'Amiral se présente à la porte avec un télégramme du Cabinet de Lincoln. Le président m'enjoint d'être à neuf heures précises à la Maison Blanche pour présenter le point de notre action aux membres du Conseil National de Sécurité avant la réunion formelle.

Comme nous avons un rendez-vous à neuf heures et demie à proximité de la Maison Blanche, nous décidons Hélène et moi de nous séparer. Simon me déposera à la Maison Blanche et accompagnera Hélène à notre premier rendez-vous. Ceci réglé, chacun se retire avec son revolver dans sa chaudière. Étant chez moi je n'ai pas beaucoup de chemin à parcourir. J'ai demandé à prendre un bain et le maître d'hôtel a chargé le porte-fanion de faire préparer la salle de bains. Je me prélassais dans l'eau parfumée de sels précieux quand la porte s'ouvre sans que j'aie sonné. C'est évidemment Hélène. La mousse du bain fait que je suis décent. Ma fiancée me porte des vêtements d'intérieur et emporte mes vêtements de jour. Mon bain pris, je sonne et un domestique vient vider la grande baignoire de cuivre.

De retour dans ma chambre, je constate que quelqu'un – sans doute Hélène – a préparé mes vêtements de demain. Mon Le Bossu et les papiers qui étaient dans la poche de ma veste sont posés sur le bureau. Je n'ai plus qu'à me mettre en chemise de nuit et me glisser entre les draps de fin coton.

*
* *

À l'heure dite, je me présente au secrétariat du Cabinet, escorté par un garde de la Maison Blanche. John Nicolay me conduit lui-même à la salle de réunion du Conseil de Sécurité. La porte est ouverte mais le président est déjà là. Ces messieurs sont pour certains debout près de la desserte où trône la cafetière. D'autres tirent sur leur cigare. Certains, assis à leur place consultent des notes. Le Président lève les yeux de ses papiers et me salue aimablement.

- Messieurs, notre invité est à l'heure. »

J'ai déjà rencontré tous ces messieurs et pour éviter de leur faire perdre du temps, j'expose nos démarches et leurs résultats mitigés. Toutefois, le fait que nous ayons été reçus favorablement par Mme de Nemours, et que celle-ci ait accepté de rencontrer Clara Barton, a un effet favorable sur messieurs les foudres de guerre. Des cartes militaires sont accrochées sur un grand tableau d'école mobile et je me doute qu'ils vont revenir à leurs fantasmes guerriers. Je suis d'autant plus inquiet que je ne vois aucun militaire parmi l'assistance. Mais je ne suis pas ici pour juger de la qualité stratégique de cette assemblée.

Il n'y a que peu de questions. Une, essentielle, vient du président :

- Hélène est avec Mary, je suppose ? »

J'explique où elle est en rendez-vous et le même excité que la dernière fois se lève. Il dit son irritation de voir une rebelle en rendez-vous avec l'épouse d'un *copperhead*.



...le même excité que la dernière fois se lève.

Le président est en train de tailler calmement son crayon. Sans lever la tête, il répond :

- Moi, je ne suis pas inquiet. De même que nous allons continuer les efforts diplomatiques pour obtenir le retour des rebelles dans l'union, de même nous aurons à aider à la prise en charge des blessés convalescents de cette guerre horrible. Et n'oubliez jamais qu'après cette guerre civile, les gens simples qui auront suivi les chefs rebelles redeviendront des citoyens de cette nation. Ce qui fait la différence entre les rebelles et nous, c'est que nous, nous le savons et nous y pensons.

- J'aimerais bien que M. Le Français nous donne son opinion sur ce point : les rebelles pensent-ils de la même façon que vous, M. le Président ? » Le Président me donne la parole.

- Tout le monde a le souci du sort des blessés et j'ai vu des blessés de l'union à l'hôpital de Charleston. L'un d'entre eux fera l'objet d'un transfert vers ici dès que nous aurons mis au point le voyage. Mais pour pouvoir le faire il faut d'abord que les deux gouvernements s'entendent pour faciliter la traversée des lignes de front, pour les blessés et leurs accompagnateurs. »

Le président lève la tête de son crayon et s'adresse à M. Seward, son Secrétaire d'État, qui est le premier monsieur assis à sa gauche au coin de la table :

- William, vous ferez en sorte de voir cette question avec les émissaires de Jeff Davis. Je veux que nous fassions le premier pas. Ensuite, je fais confiance à M. Pierre-Hubert – je ne voudrais pas estropier votre nom, me dit-il en aparté – et à Hélène Toppenot pour faire avancer les choses du côté des rebelles. Messieurs, je compte sur vous deux. Les communications passeront par le télégraphe entre Richmond et ici. C'est entendu ? »

William Seward et moi acquiesçons en silence.

Je sors de cette entrevue impressionné par la maîtrise et la puissance flegmatique du Président Lincoln. Le garde me conduit au mess de la garde pour attendre la voiture.

Je suis en train de lire les journaux quand le Capitaine Kirkpatrick se présente au salon de lecture du mess.

- C'est Hay qui m'a dit où vous trouver. Il paraît que vous avez été entendu au Conseil de Sécurité ? Mais qui êtes-vous exactement ? »

Pour éviter toute fantasmagorie qui serait néfaste à la suite de nos entreprises de bienfaisance, je lui explique dans le détail notre projet. Alors, il me parle de cousins à lui qui font partie d'une brigade d'Irlandais en Virginie alors que son frère s'est engagé dans celle de l'armée de l'Union. Il a peur qu'au hasard des combats ils en viennent à s'entre-tuer. Mais il est venu pour me dire qu'il a sorti la fille des mains du *Secret Service* où les « gorets » ont été très gentils, prévenants et polis avec elle.

- Elle est maintenant chez moi où ma femme l'a prise en charge en attendant de lui faire prendre le train pour New-York. C'est Mme Dupont de Nemours qui s'occupe de son voyage en train. J'ai envoyé une lettre à mon frère qui cherche désespérément une brodeuse pour son atelier. Quitte à la prendre en apprentissage d'abord. Alors, la « demoiselle » m'a donné deux lettres, l'une pour vous, l'autre pour la jeune dame qui vous accompagne. Elle s'excuse, mais le peu qu'elle sache écrire est en anglais.

- Pensez-vous que nous puissions la rencontrer avant son départ ?

- Je crois que cela lui ferait plaisir. »

Sa mission de messenger remplie, Kirkpatrick repart en vitesse. Simon et Hélène arrivent vers onze heures et demie. Leur entrevue a été fructueuse mais les deux me disent qu'il vaudra mieux être entre nous pour en parler. Non que nous nous soyons engagés dans une voie qui enfreindrait la neutralité mais justement pour éviter que des oreilles mal intentionnées ou mal ouvertes nous attribuent des prises de positions douteuses qui ne sont pas les nôtres.

- Quand j'ai dit chez qui vous étiez, il y a un excité, celui de l'autre jour, qui a déclaré qu'il était inquiet de savoir une rebelle en entretien avec la femme d'un *copperhead*.

Lincoln l'a calmement renvoyé retourner son fumier¹⁰. »

*

* *

Aujourd'hui, nous avons décidé de finir la matinée par un bon déjeuner et Simon nous conduit dans un restaurant de poissons où l'on mange remarquablement. Eh bien, son avis était bon. Et la chère aussi. En entrée, une soupe aux poissons de rivière, en amuse-gueule des *crab cakes*, ces délicieux pâtés de crabe à l'américaine et en plat principal un brochet au bourbon accompagné de riz de Caroline, en dessert une tarte à la rhubarbe et au rhum de Louisiane. Le tout arrosé d'un vin blanc d'origine inconnue mais tout à fait buvable. Entre le riz et le rhum, Washington a bien besoin des États confédérés...

¹⁰ De nos jours, on dirait « dans ses buts ».